



MUNICIPALES 4
NATHALIE
PERRIN-GILBERT
La culture, c'est oui

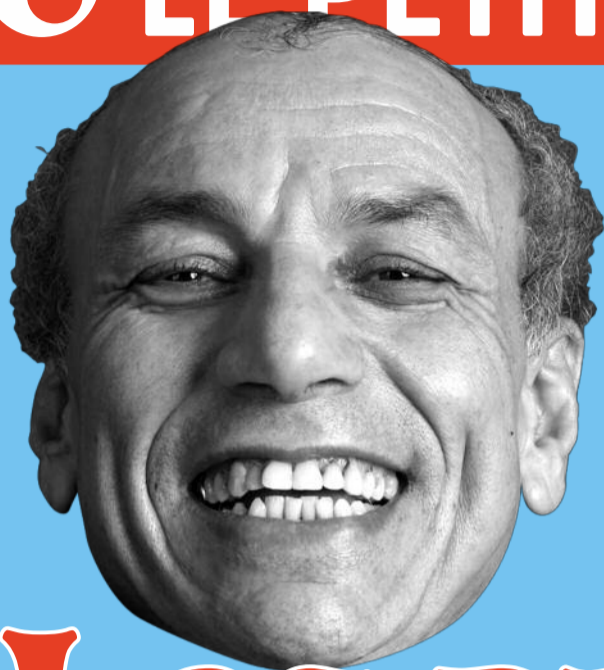


CINÉMA 6
THIERRY FRÉMAUX
Festival Lumière,
on fait le point

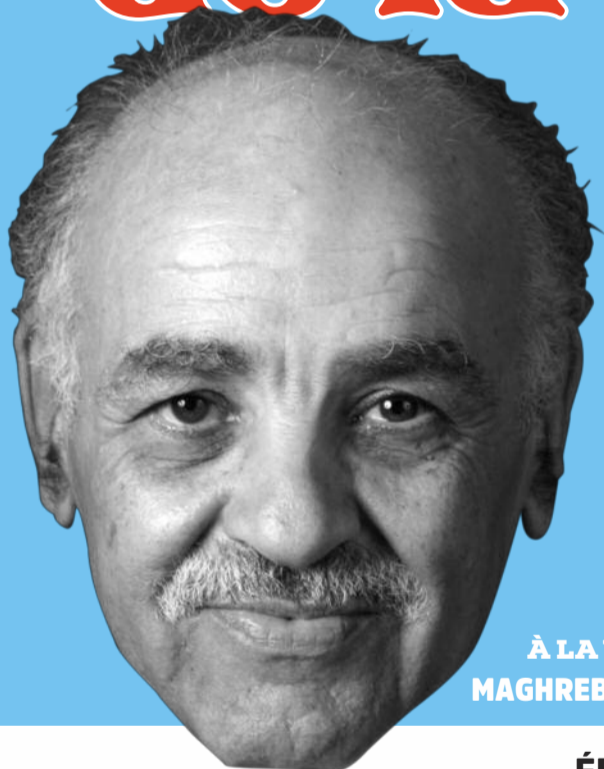


THÉÂTRE 10
ROUVRIRE APRÈS
LA CRISE
États des lieux, post Covid-19

LE PETIT BULLETIN



Les princes de la Gaill'



À LA UNE
MAGHREB K7 CLUB



ÉDITO

PAR SÉBASTIEN BROQUET

Content de vous revoir ! Ça fait un siècle, non, depuis notre numéro spécial sorti uniquement en PDF ? Nous revoici, enfin. Pas partout : nombre de lieux où nous avons l'habitude de déposer nos journaux n'ont pas encore rouverts. Et nous pensons fort à eux, à leurs équipes, qui cherchent encore le meilleur tempo pour revenir à leur tour. Pas entiers, non plus. Vous vous en doutez : cette crise économique, ces longues semaines de shutdown ont affecté, durablement, nos ressources. Un média gratuit ne survit pas sans annonceurs, et quand ceux-ci sont issus

en grande majorité d'un monde culturel sinistré, évidemment, on morfle. Violamment. Il nous a fallu faire appel au fameux prêt garanti par l'État et à celui de la Région pour passer l'épreuve, tenir jusqu'à ce que le secteur culturel se relève. Il nous a fallu prendre des décisions difficiles. Se séparer d'une partie de l'équipe, douloureusement. Réduire notre rythme de parution – désormais, nous paraîtrons tous les quinze jours. Repousser aussi nos festivals : Peinture Fraîche reviendra en octobre, le Lyon Bière Festival début novembre. Mais, malgré les difficultés, nous croyons plus que jamais en

l'importance d'une presse indépendante en circuit court, pour nourrir l'écosystème culturel mais aussi citoyen. Ce numéro le prouve : les entretiens exclusifs avec le directeur de l'Institut Lumière Thierry Frémaux et la potentielle future adjointe à la culture Nathalie Perrin-Gilbert permettent aux Lyonnaises et aux Lyonnais de prendre le pouls de leur cité, de son futur. C'est pour ça que nous nous battons pour continuer, à vos côtés, avec l'aide de tous, lecteurs, lectrices, acteurs culturels mais aussi collectivités qui ont répondu présentes dans ce numéro pour nous soutenir. Merci. Et à dans quinze jours !

SAISON 20-21

ABONNEMENT EN LIGNE

Célestins
THÉÂTRE DE LYON

THEATREDESCELESTINS.COM

Instituto Cervantes
Lyon

Centre Culturel Espagnol
L'espagnol, une langue pour le dialogue

Préparez vos prochaines vacances, Apprenez l'espagnol avec l'INSTITUTO CERVANTES

Cours d'espagnol tous niveaux
DELE - Diplôme Espagnol Langue Etrangère

INSTITUTO CERVANTES
58, montée de Choulans
69005 Lyon - 04 78 38 72 41
www.lyon.cervantes.es

TENONS LE VIRUS
À DISTANCE

Direction de la Communication de la ville de Villeurbanne - Mai 2020

SOLIDAIRES ET EXEMPLAIRES, CONTINUONS LES GESTES BARRIÈRES.

Grâce à l'effort collectif, le virus a reculé mais il circule toujours. Alors, pour se protéger et protéger les autres : lavez-vous les mains très régulièrement, toussiez dans votre coude, utilisez un mouchoir à usage unique et jetez-le, saluez sans serrer la main ni embrasser, et restez à un mètre des autres. Nous avons tous appris les gestes barrières. Continuons pour tenir le virus à distance. Continuons pour tenir la distance.

www.villeurbanne.fr/deconfinement

villeurbanne



BANDE DESSINÉE

LYON BD FESTIVAL 2020 : FINALEMENT, SI !

PAR VINCENT RAYMOND

Par un ironique coup du destin, 2020 estampillée "Année nationale de la BD" par le Ministère de la Culture rend tristement compte d'une vérité profonde du secteur : sa souffrance – ce n'est pourtant pas faute de la hurler aux oreilles des tutelles ou du législateur ! Après la remise du rapport Racine en début d'année (et la "réception" du chef de l'État à Angoulême), le coronavirus n'a pas amélioré la précarité des autrices et auteurs, annulant toutes les manifestations publiques. Toutes ? Il en est une, entre Rhône et Saône qui, résiste encore et toujours : le Lyon BD Festival. Il organise même du 12 au 14 juin un "joyeux non-festival" en ligne, mise en bouche de la célébration de ses quinze ans, histoire de patienter jusqu'à l'automne.

protéiforme Mathieu Sapin (aussi à l'aise dans l'univers jeune public que l'heroic fantasy ou la chronique politique) ; l'autre aux mouvements de contestations à l'échelle du globe vus par le prisme de la BD, Éruption(s) ; les portraits photographiques singuliers par Tim Douet des personnalités façonnant la scène BD lyonnaise... en attendant pour la rentrée Super Héros à Lugdunum ou les pochettes de 33t redessinées pour VinylsMania au Musée de l'Imprimerie. Bien entendu, il y aura la traditionnelle Battle BD... mais sur Facebook avec Claire Fauvel, Arthur de Pins, Pascal Colpron et Alex A. le samedi 13 juin à 17h30. Vous pourrez toujours tenter de faire dédicacer votre timeline, mais un conseil : mieux vaut attendre la chute des feuilles...

LYON BD FESTIVAL

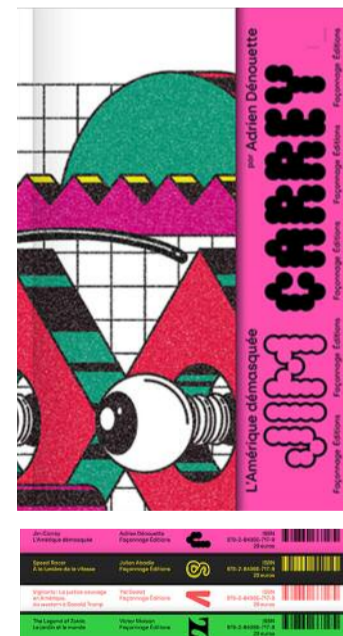
Au programme, des jeux et des expositions !
L'une consacrée à l'auteur de l'affiche 2020, le

Du 12 au 14 juin
www.lyonbd.com

ÉDITION FAÇONNAGE ÉDITIONS : ÇA PRESSE !

PAR VINCENT RAYMOND

Bonne nouvelle ! Lancée à la sortie du confinement, la collecte participative pour la maison d'édition lyonnaise Façonnages Éditions est déjà un succès. À moins d'une semaine de la clôture de l'appel à financement (le 15 juin), plus de 200% ont été réunis afin de permettre la sortie d'essais graphiques s'attachant à diverses figures de la pop culture. On peut s'attendre à l'alliance de la liberté formelle et de la rigueur analytique puisque le fondateur de cette nouvelle structure indépendante n'est autre que Jérôme Ditt-



mar, précédemment à la manœuvre pour Carbone et jadis dans nos colonnes.

Quatre titres sont déjà annoncés (Jim Carrey : L'Amérique démasquée ; Speed Racer : À la lumière de la vitesse ; Vigilante : La justice sauvage en Amérique, du western à Donald Trump ; The Legend of Zelda : Le jardin et le monde), le premier à l'automne et les suivants en 2021. Des ouvrages qui se veulent de beaux objets autant que des créations originales. Avec une reliure, forcément, en dos Carrey collé.

LE PETIT BULLETIN

Édition de Lyon
SARL de presse au capital de 131106,14 €
RCS LYON 413611500
16 rue du Gare - BP 1130 - 69203 Lyon cedex 01
Tél. : 04 72 00 10 20 | Fax : 04 72 00 08 60
www.petit-bulletin.fr/lyon

TIRAGE MOYEN 50 000 exemplaires
IMPRESSION Rotimpress
RETROUVEZ-NOUS SUR



fb.com/petitbulletinlyon
twitter.com/petitbulletin
youtube.com/lepetitbulletin
instagram.com/lepetitbulletinlyon

ENVOYEZ-NOUS VOS PROGRAMMES

Par mail à agenda.lyon@petit-bulletin.fr, courrier ou formulaire en ligne (conditions de publication sur www.petit-bulletin.fr/lyon)

Pour joindre votre correspondant : composez le 04 72 00 10 + (numéro)
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION Marc Renau (20)
REDACTION EN CHEF Sébastien Broquet (26)
REDACTION Jean-Ermanuel Denave, Stéphane Duchêne, Lisa Dumoulin, Nadja Pobel, Vincent Raymond
DIRECTEUR COMMERCIAL Christian Jeulin (24)
COMMERCIAUX Nicolas Claron (22), Malwenn Ducroca (29), Nicolas Héberlé (21)
RESPONSABLE AGENDA Anaïs Gringue (27)
VÉRIFICATION AGENDA Elodie Horn
MAQUETTISTE & CONCEPTION Morgan Castillo
INFOGRAPHISTE Anaëlle Larchevêque

MOTION DESIGN François Leconte
WEBMASTER Gary Ka
DÉVELOPPEMENT WEB Frédéric Gechter
COMMUNITY MANAGER Lisa Dumoulin
PÔLE VIDÉO Julien Dottor, Ophélie Dugue
COMPTABILITÉ Otilia Touiouel (20)
DIFFUSION Cyril Vieira Da Silva (25)
Vous souhaitez vous aussi distribuer Le Petit Bulletin
Contactez-nous à : cvieiradasilva@diffusionactive.com

UNE PUBLICATION DU

UNAGI

MAQUETTISTE & CONCEPTION
DIFFUSIONACTIVE.com

RAÏ À LYON

PRINCES DE LA GUILL'

Dans ce quartier de la Guillotière remuant, métissé, encore rétif à la gentrification, une industrie *do it yourself*, proto punk dans l'esprit, 100% communautaire et en marge de la ville comme de tous les réseaux habituels du disque s'est façonnée dès le début des seventies. Une scène à part entière s'est élaborée, que l'on retrouve en partie exhumée aujourd'hui par la grâce d'un vinyle édité conjointement par la boutique Sofa Records et le label suisse Bongo Joe. Récit.

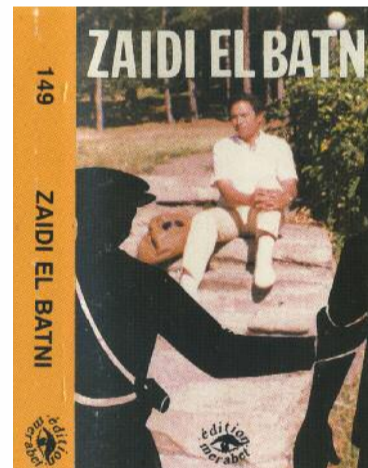
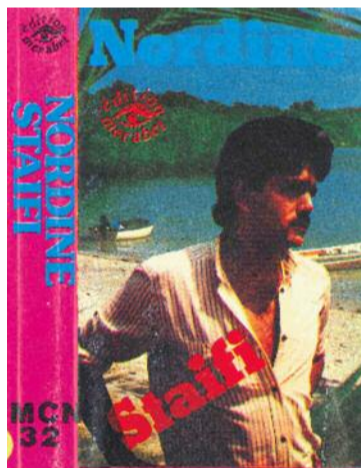
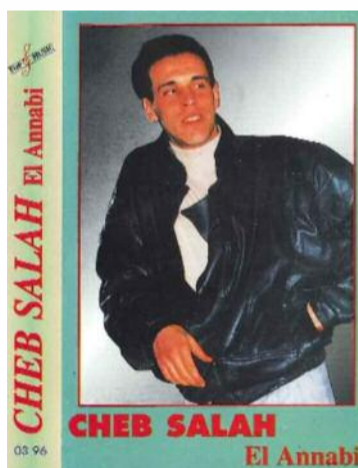
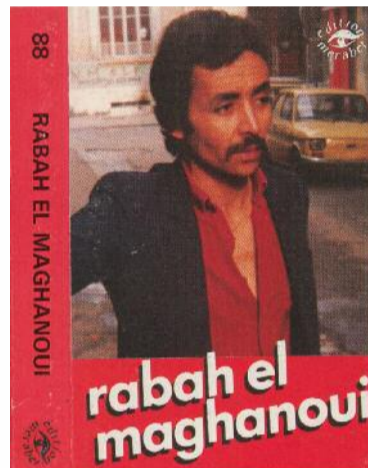
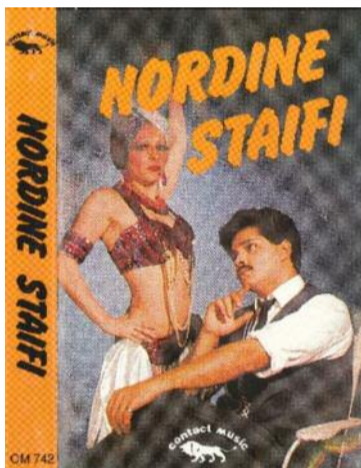
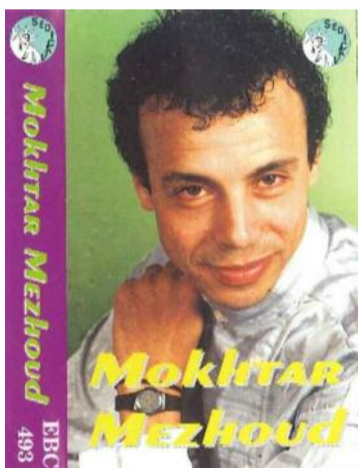
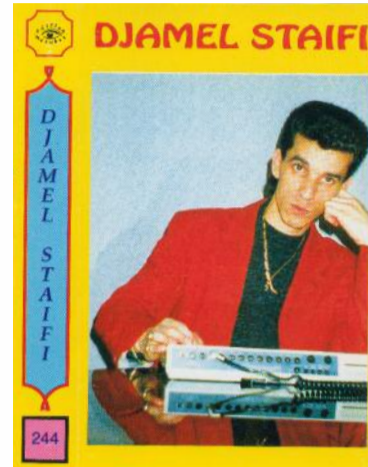
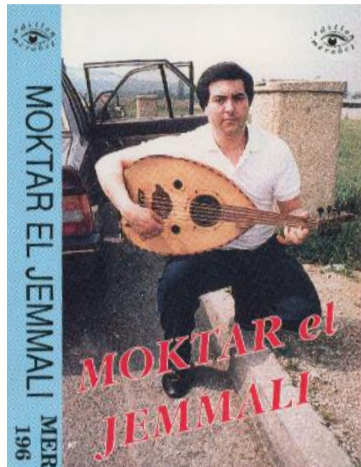
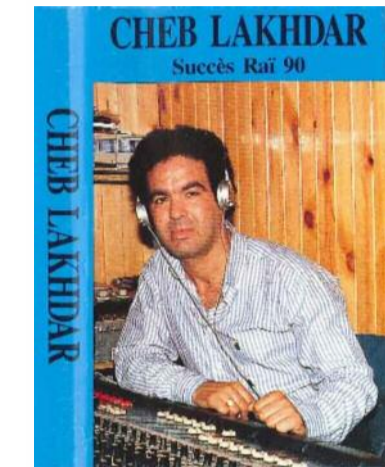
PAR SÉBASTIEN BROQUET

Tout est parti dans les années 20 des montagnes près d'Oran, en Algérie. Une cité bâtie par les marins andalous en 903... Là-bas, comme souvent dans les villes portuaires – Bristol par exemple –, par la grâce du brassage de populations qui s'y croisent et s'y mêlent – arabes, berbères, hispaniques, françaises... s'est créée une riche scène musicale. La nuit est toujours plus longue dans ce genre de ville et pour faire danser tout le monde, les sons s'hybrident. À Oran, dans les cabarets jusqu'au petit matin, Fadela, Cheb Mami ou avant eux la grande Cheikha Rimitti font leurs premières scènes, dans une nuit plus ouverte, plus libérée aussi que dans le reste du pays. C'est là que les gays et les travestis s'affichent, Cheb Abdou le chantait.

L'un des sommets de ce disque revigorant est l'étonnant *Hata Fi Annaba*, de Salah El Annabi, martial dans son rythme électronique, aérien et funky dans ses harmonies, avec un synthé qui part en vrille et revient régulièrement citer sur les breaks... Jean-Michel Jarre

Popularisé dans les années 40, le raï devient phénomène de société dans les années 80 dans la foulée d'une vague de jeunes chanteurs tel Cheb Khaled, qui vont adopter synthés et basse électrique, parler de femmes et d'alcool dans leurs chansons, s'attirant les foudres du pouvoir et évidemment, les charmes de la jeunesse. Les cassettes déferlent, révolutionnant un genre qui déboule en France officiellement en 1986 avec les festivals de Bobigny et de La Villette, faisant le plein d'un public principalement immigré. C'est au fil des années 90 que le raï deviendra populaire dans son pays d'adoption, un temps, avant de disparaître après 1998, enfoui avec l'espoir d'une génération que l'on nommait alors black-blanc-beur et le projet 1, 2, 3 Soleils de Faudel, Khaled et Rachid Taha sorti cette année-là. Puis de renaître aujourd'hui avec les nouveaux grands que sont Sofiane Saïdi et Mohamed Lamouri.

Mais dans ce même laps de temps, toute une scène moins connue a grandi sur place, en France, au gré des échanges, des concerts et des déplacements des artistes, principalement entre Paris et Marseille, villes d'immigration, mais aussi de Lyon, ce qui était resté beaucoup plus discret jusqu'à ce que Péroline Barbet, alors musicologue au CMTRA, se



La vie du raï

penche sur le sujet et réalise une exposition aux Archives Municipales de Lyon en 2014. Et un magnifique coffret de trois CD, paru chez Frémieux et Associés la même année, explorant les archives méconnues de toute une magnifique et vivace scène locale née avec l'arrivée de ces immigrés du Maghreb, du début des années 1970 jusqu'à la fin des années 1990. Aucune star ici, mais des réseaux, des pépites et une histoire unique.

CHANTER L'EXIL

À Lyon, deux pôles ont focalisé cette scène : le quartier de la Guillotière principalement, autour de la place du Pont, et la Croix-Rousse. Dans les cafés où les immigrés venus d'Algérie, du Maroc et de Tunisie se retrouvent, un son et des chansons aux thématiques différentes se façonnent : celui de l'exil, où souvent perce la mélancolie de la terre na-

tale. On parle ici dans les textes de déracinement et d'amour, de la vie en France et de ses tourments, de l'hypothétique retour au pays. Et progressivement, de politique : chômage et racisme imprègnent certaines de ces poésies. Certains tournent entre les trois villes, jouant d'un café à l'autre, d'un mariage à une fête de famille. Les styles se brassent, le raï n'est pas seule expression du quotidien – chaâbi, malouf, kabyle se côtoient. Comme à Oran, synthés et boîtes à rythmes rejoignent les derboukas et modernisent le son, souvent très imprégné de reverb' comme c'est alors la mode, de ceux qui se nomment Omar el Maghrebi, Cheb Kouider, Rachid Staïfi, Nordine Staïfi ou encore parmi les rares femmes, Louiza. Certains sont morts, d'autres vivent encore à Lyon mais ne jouent plus. « Les temps ont changé, c'est plus compliqué » nous a confié l'un d'eux.

Ces cafés sont incontournables car ils sont le lieu de rendez-vous pour se retrouver entre exilés – et c'est là que les musiciens apprivoisent la culture de leurs voisins. Et ceux de la Guillotière ont été particulièrement vivaces et importants pour la création de cette scène raï locale.

Et ainsi, un public se crée. Demandeur de cassettes, entraînant la naissance de producteurs : des labels se montent et une production pléthorique se répand, plusieurs centaines de cassettes se retrouvent au fil des ans sur le marché, principalement autour des labels que sont Top Music, Édition Merabet, l'Étoile Verte de M. Bachar (devenue Maghreb Musique) et SEDICAV (de Ouassini Bouarfa, qui a ouvert son premier magasin de cassettes à la Guillotière en 1978 et a longtemps œuvré dans le tissu), qui outre les boutiques de la Guillotière squattent

aussi les étals de Barbès et du quartier de Belsunce à Marseille, voire repartent au bled, le tout avec célérité : on fabrique parfois la cassette dans la foulée immédiate de l'enregistrement, la nuit, avant de la mettre en vente le lendemain. Ce sont des commerçants, des organisateurs de concerts, peu sont seulement patrons de label à part entière. Tous rivalisent d'ingéniosité pour créer eux-mêmes leur réseau de distribution : circuit court, comme l'on dit aujourd'hui. M. Mérabet, par exemple, fait le tour des marchés en camionnette pour installer son stand.

MAGHREB K7 CLUB

Maghreb K7 Club s'est élaborée avec Simon Debarbieux, qui voulait éditer en vinyle des morceaux inédits sur le coffret *Place du Pont*. On retrouve ainsi le poignant *ya Malik ya Malik* de Zaïdi El Batni qui ouvre le disque, évoquant la mort de Malik Oussekine, suite aux coups de deux policiers le 5 décembre 1986. Lui vit encore à Saint-Étienne et était l'un de ceux qui a largement politisé ses textes, revendicatifs et incisifs. C'est ensuite une succession de pépites, comme le synth-raï de Nordine Staïfi, mort en 1989, présent avec *Zine Ezzinet* et *Goultiti Bye Bye*. De son vrai nom Larbi Smati, né en 1956 près de Sétif comme l'indique son nom d'emprunt, il nourrit ses nombreuses cassettes de funk et de beats issus d'une TR-808. Moderne !

L'un des sommets de ce disque revigorant est l'étonnant *Hata Fi Annaba*, de Salah El Annabi, martial dans son rythme électronique, aérien et funky dans ses harmonies, avec un synthé qui part en vrille et revient régulièrement citer sur les breaks... Jean-Michel Jarre, avec *Oxygène IV*. Un processus pas si rare car la notion de droits d'auteur est pour le moins évanescence dans ce circuit artisanal et populaire où l'on reprend régulièrement des classiques du répertoire traditionnel, réarrangés et personnalisés, ou des airs à la mode. En se les appropriant.

Des intermèdes ont été conservés sur ce disque : c'est un bout d'histoire à part entière, car ils sont souvent l'œuvre d'un homme pivot de cette scène, Jacques Castelli. Propriétaire du Studio 17 à Villeurbanne qu'il a fondé en 1983, il a enregistré nombre de ses cassettes (Cheikha Rimitti est venue là !), comme ingénieur du son, jouant parfois de la basse dessus et même accompagnant certains artistes en concert lors des mariages. Et donc, posant sa voix pour introduire les cassettes... « Les éditions Merabet présentent... » On vous laisse savourer la suite : tous sont les princes de la Guillotière, quartier bouillonnant et turbulent d'une ville qui en a bien besoin.

▼ **MAGHREB K7 CLUB**
(Sofa Records / Bongo Joe)

ÉLECTIONS MUNICIPALES 2020

« LA POLITIQUE CULTURELLE DOIT IRRIGUER L'ENSEMBLE DU PROJET MUNICIPAL »

Rien n'est joué, concernant ces élections municipales, en particulier car le très fort taux d'abstention, le contexte particulier du premier tour et le jeu des alliances peuvent encore venir chambouler les pronostics. Reste que lors de ce premier round, Lyon a placé assez largement en tête la liste écologiste menée par Grégory Doucet. Lequel s'est allié depuis avec La Gauche Unie de Sandrine Runel et Lyon en Commun, mené par Nathalie Perrin-Gilbert. Comme dévoilé par Rue89Lyon, c'est la maire du 1^{er} arrondissement qui deviendrait adjointe à la culture – et troisième adjointe – si Grégory Doucet l'emporte, comme elle nous le confirme officiellement pour la première fois, dévoilant ici les grands axes de son programme pour les six années à venir en cas de succès.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET

Si Grégory Doucet est élu maire de Lyon, confirmez-vous que vous seriez son adjointe à la culture ?

Nathalie Perrin-Gilbert : Oui, c'est officiel. Il a choisi de dévoiler dans Libération le nom de sa potentielle première adjointe, Audrey Henocque. Je suis ravie de ces éventuelles nouvelles fonctions – il faut parler au conditionnel, je me garde bien de penser que l'élection est gagnée d'avance. Ça fait partie des délégations qui me motivaient considérablement. Par goût personnel, pas forcément la meilleure des raisons, mais ce serait mieux d'avoir un ou une adjointe portée par son sujet. Mais aussi, par conviction. On parle d'un "monde d'après", c'est à la mode, et je pense qu'il va falloir refonder un contrat social et écologique pour la ville de Lyon. La culture va être un pilier de ce nouveau contrat. Je ne vois pas une politique culturelle et artistique qui soit isolée du reste. J'entends que cette politique soit transversale et irrigue l'ensemble du projet municipal.

Le monde de la culture, structurellement fragile, ce qui a été révélé au grand jour par la crise sanitaire, est sinistré.

Déjà, on a une chance à Lyon, c'est l'Appel des Indépendants, qui est parti d'ici avant même le confinement. Il y avait déjà la conscience que la pandémie allait potentiellement mettre ce secteur culturel en crise et le confinement l'a confirmé : fermetures de salles, annulations de festivals... Cet appel a permis de regrouper un certain nombre de structures sur Lyon et dans la France entière. Ces indépendants ne seront pas mes seuls interlocuteurs, mais j'ai la chance d'avoir face à moi un secteur qui a commencé à réfléchir et à s'organiser. Je considère ça comme un vrai point d'appui pour la future élue que je serai peut-être.

Les élections ont lieu le 28 juin, sans perdre de temps il faudra instaurer un dialogue. Mais aussi parler avec l'ensemble des acteurs institutionnels et des acteurs moins représentés dans l'Appel, pour questionner sur les effets de la crise, immédiats – les licenciements – mais on sait aussi qu'il y aura des conséquences à moyen et long terme. L'année 2021 verra la suite de ces effets : avec les festivals annulés, des spectacles ne pourront pas se vendre et tourner l'an prochain. La crise du Covid-19 va nous poursuivre au-delà de la rentrée. L'idée : mettre à profit l'été pour rencontrer tout le secteur



Nathalie Perrin-Gilbert - DR

Prochainement à la Mairie centrale ?

culturel. Et évidemment les indépendants, car vous n'êtes pas adossés à de grands groupes, et heureusement.

4M€ POUR UN PLAN D'URGENCE

C'est une des particularités lyonnaises : les grands groupes comme Live Nation sont absents du paysage.

C'est pour ça qu'il faut être vigilants, qu'ils n'arrivent pas pour imposer une forme de monopole. Ce dont le secteur indépendant est garant, et je suis particulièrement en accord avec ce que j'ai lu, c'est la diversité – des formes, culturelles, d'opinions. Et il ne faut pas que des acteurs arrivent et rachètent tout. On en parle pour la culture, mais c'est aussi le cas pour les médias indépendants. Il y a l'enjeu de soutenir le secteur pour ces diversités, mais aussi bien évidemment pour le second enjeu, qui est l'emploi. On s'est mis d'accord avec Grégory Doucet sur un plan d'urgence de la Ville de Lyon de 4M€, voté début septembre.

Et il faudrait aussi engager de suite un dialogue avec la Métropole pour voir comment elle s'organise, être en complémentarité. Ce que j'imaginerais peut-être c'est un fond d'urgence de la Ville en 2020, et un fond de soutien de la Métropole sur 2021 pour prendre le relais. Ce fond d'urgence a été validé, et c'est une première annonce que je peux vous faire si nous sommes élus.

Vous aviez annoncé lors du débat organisé par Le Petit Bulletin et Rue89Lyon...

La sanctuarisation du budget culture.

Est-ce que malgré la crise économique, cette décision serait maintenue si vous étiez élus ?

Oui. Avant d'accepter cette délégation à la culture, et même si j'en avais très envie, on a vérifié avec Grégory Doucet certains points. Des points d'accord sur notre proposition politique, des complémentarités, mais aussi l'assurance d'engagements tenus. Et la sanctuarisation du budget m'a été confirmée par le candidat et j'espère maire demain. Actuellement,

c'est culture et patrimoine. Moi, je n'aurais pas le patrimoine, Grégory réfléchit aux contours des délégations, ce n'est pas encore figé. Ça me va bien d'avoir une délégation resserrée sur la culture. Ça a été dit pendant le débat que vous avez organisé : il faut être extrêmement présent sur cette délégation. Je n'ai pas envie de m'éparpiller, je veux être 100% sur la culture. Le budget annuel pour la culture est de 120M€. Donc, sanctuarisation de ce montant.

UN AUDIT POUR L'OPÉRA

Vous arriverez avec des idées. Donc, il y aura redistribution des richesses. Vous avez déjà parlé de l'Opéra... Est-ce que des choix de coupe sont déjà arbitrés ?

On n'a pas encore abordé cette question. Mais oui, il va y avoir une réorientation au sein de ce budget. Je ne veux pas la présenter comme une punition aux institutions, leur dire qu'ils ont fait du mauvais travail. Je ne veux pas non plus rentrer dans une opposition entre un secteur institutionnel d'un côté et

indépendant de l'autre. Je ne veux pas opposer les acteurs entre eux. Mais en effet, je veux voir comment mieux travailler ensemble dans les différentes filières. Et réintroduire un peu plus d'équité. Je regardais le budget alloué à l'émergence et à la création artistique : c'est 1,8M€. C'est très faible. C'est 1% du budget culture. Il va falloir passer assez vite sur 5% du budget, monter à 3M€ puis 5M€.

Il ne s'agit pas de déséquilibrer les grandes institutions, on en a besoin, mais il s'agit d'être plus équitables dans la répartition de l'argent public. De se tourner plus vers la jeune création, l'émergence, créer de nouveaux équipements. Et peut-être arriver à terme à 10%. Je souhaite qu'il y ait un audit indépendant qui soit réalisé, notamment, sur la gestion de l'Opéra de Lyon. Certaines questions ont défrayé la chronique, sur des notes de frais ou sur du personnel en souffrance. C'est une réalité et nous ne devons pas l'occulter. On va regarder ce qui se passe. Et, ce n'est pas moi qui le dit mais la Chambre Régionale des

Comptes dans son rapport de 2019, elle pointe des anomalies qui sont assez importantes. On doit faire un audit sur la gestion de cet équipement et voir quelles décisions prendre.

Est-ce qu'il y a d'autres structures sur lesquelles un audit sera réalisé si vous êtes élue ?

Je ne veux pas stigmatiser tel ou tel équipement. Mon homologue aux finances le dira, mais si nous sommes élus, la Ville de Lyon va certainement se doter d'un œil extérieur pour avoir un regard neuf sur les finances de la Ville. Et dans ce cadre-là, peut-être que d'autres équipements culturels seront regardés.

« Je souhaite qu'il y ait un audit indépendant qui soit réalisé, notamment, sur la gestion de l'Opéra de Lyon. Certaines questions ont défrayé la chronique, sur des notes de frais ou sur du personnel en souffrance. C'est une réalité et nous ne devons pas l'occulter. »

La Fête des Lumières : sera-t-elle revue et corrigée ?

Je pense qu'en décembre 2020, on aura peu de marge de manœuvre, les appels d'offre ont été lancés. Je ne ferais pas de grande annonce sans savoir sur quoi agir. Pour les années à venir, il faudra repenser le circuit. Être de nouveau plus audacieux dans les équipes choisies, pas seulement les gros mastodontes, laisser la place à la jeune création. On est trop actuellement sur une geste commerciale.

Vous avez prononcé le mot magique, attractivité, qui fût l'un des préceptes des précédentes mandatures de Gérard Collomb, en particulier pour accompagner la création de festivals. Certains comme Lyon BD Festival ou Nuits sonores ayant particulièrement bien fonctionné en créant par ailleurs un écosystème autour d'eux. Comment voyez-vous ce lien entre événements, écosystème et attractivité ?

Je pense qu'il faut mailler les deux. La politique culturelle a besoin d'événements, de festivals, c'est indéniable. Nuits sonores est ancré dans la ville depuis longtemps. Le festival de bande dessinée prend de plus en plus son essor, je le trouve remarquable. Ce sont des temps forts que je trouve très intéressants. Mais il ne faut pas que la politique culturelle se résume à ça. Et que les événements soient une forme de vitrine trompeuse. Les festivals sont intéressants s'ils sont sous-tendus par une réalité sur le territoire et si ils renforcent cette réalité. On ne doit pas avoir une politique événementielle pour mieux cacher que l'on n'aurait pas de politique culturelle qui irrigue le territoire et favorise l'émergence. Et faire venir des peintures internationales sur des événements pour mieux masquer le désert lyonnais... Pareil : l'idée n'est pas d'opposer une politique d'événements à une politique de fond culturel. Mais je ne veux pas que les festivals soient l'arbre qui cache un vide. Lyon BD Festival va avoir des locaux dans le Collège Truffaut, ils vont organiser des actions à l'année : c'est

très bien, car il y a là une permanence et des résidences sur du temps long, et un temps événementiel. Il faut ce lien.

Lors du débat, vous aviez annoncé quelques projets : par exemple, la création d'une maison de la photographie dans l'ancienne galerie des Terreaux. C'est toujours d'actualité ?

Je pense que sur la question de l'image, il y a un enjeu fondamental de politique publique culturelle. Évidemment, avec la question du cinéma : comment aujourd'hui on va continuer de travailler avec l'Institut Lumière, peut-être en l'ouvrant un peu plus sur le 8^e arrondissement et la ville, et comment – peut-être avec la charte de coopération culturelle – l'Institut Lumière pourrait être en soutien d'une politique municipale sur la question du cinéma et de l'image. Il y a aussi le Comœdia, les cinémas indépendants et associatifs. Et il y a la question de la photographie : je connais bien les galeries du 1^{er}, comme Le Réverbère. Il y a eu de très belles expositions aux Archives Municipales, le Collectif Item sur le photo-reportage est remarquable. Il y a aussi les arts numériques. Et comment apprendre à décoder l'image aux jeunes générations : c'est un enjeu essentiel.

PROTÉGER LA HALLE TONY GARNIER

La Halle Tony Garnier : Thierry Téodori, son directeur, part à la retraite. Il y a aussi un audit commandé par la Ville de Lyon, dont les conclusions nous restent inconnues à ce jour.

C'est un outil essentiel : il faut le protéger. On parlait de l'arrivée de grands groupes, de tentations de monopole. Il faut mettre à l'abri cet équipement des appétits privés. Ça fait partie des sujets que j'ai pointé auprès de Grégory Doucet, c'est un des premiers qui nous attend demain si nous sommes élus. J'en ai déjà discuté avec Thierry Téodori, je vais m'appuyer sur son expertise. Je ne veux pas m'avancer sans arbitrage, mais je serais plutôt encline à le garder comme un équipement public. C'est bénéficiaire : il a été très bien géré. Il y a la question ensuite des travaux à réaliser, on découvrira l'audit, il faut lui donner les moyens d'être compétitif par rapport au secteur privé qui se met en place. Je n'ai pas l'impression que l'économie des concerts soit extensible à l'infini, à force de construire des salles on va mettre en difficulté l'ensemble du réseau. Et ce qui manque à Lyon et sur la Métropole, c'est un discours et une orientation politique sur cette question. Si Gérard Collomb a toujours repoussé la question de la Halle Tony Garnier, c'est peut-être qu'il a déjà tranché : il veut laisser faire le privé. Voilà. La Salle 3000, c'est vraiment une concurrence déloyale faite à la Halle Tony Garnier, ça doit être un lieu de congrès, pas une salle de concerts. C'est à discuter avec Olivier Ginon, savoir ce que l'on met dans le cahier des charges, ce que l'on accepte ou pas. Je regrette que le politique ait abdiqué. Il ne s'agit pas de contraindre, mais de dire dans le dialogue ce que l'on veut ou pas. Et il y a cette concurrence, voire cette guerre entre le Transbordeur et le Radiant : à un moment donné, il faut peut-être mettre les choses à plat. Et il y a encore le secteur des SMAC. On ne peut pas penser la Halle Tony Garnier sans penser l'ensemble du secteur des salles de la Métropole.

Le théâtre : vous avez pointé des dysfonctionnements. Lesquels ?

Jean Lacornerie part du Théâtre de la Croix-Rousse : ce sera là aussi l'occasion de

réfléchir à la ligne que l'on aimerait impulser. Jean Lacornerie a fait de très belles programmations et noué des liens entre théâtre et musique intéressants. Mais quand un acteur bouge, ça permet d'interroger le secteur. Ce que je peux constater – ça avait mis Claudia Stavisky très en colère lors du débat –, c'est que l'on a un théâtre qui est trop confiné sur lui-même. Je voudrais un théâtre qui interroge plus la société. Plus d'audace dans les programmations. Je regarde ce qui est fait par la nouvelle équipe du Point du Jour : ça m'intéresse. Ils ont un propos très militant, on se coltine les questions d'actualité.

Ce que fait aussi le festival Sens Interdits.

Exactement. J'avais pris soin de mettre le festival Sens Interdits à part de ma critique. Je pense qu'on a besoin de ce théâtre-là. Je parlais tout à l'heure de l'éducation à l'image, je crois que le théâtre a un rôle essentiel qui est de nous faire réfléchir sur notre société contemporaine. Je veux retrouver un théâtre plus militant que ces dernières années. Il faut aussi renouer un lien entre des résidences, de l'ancrage dans la ville et des programmations. Le Nouveau Théâtre du 8^e le fait. Là aussi, ça va dans le bon sens. Je précise que le rôle d'un élu est de donner une orientation, mais jamais en aucun cas de faire une programmation culturelle à la place d'un directeur. Je ne me permettrais jamais de passer commande. Je fais la part des choses entre un propos politique et une programmation artistique qui ne doit pas être touchée par un élu.

L'ANCIENNE ENSBA TRANSFORMÉE EN SPOT DE CULTURE

Sur la question des nouveaux modèles, il y a aussi les tiers-lieux qui seront des accélérateurs culturels dans les années à venir. Et l'urbanisme transitoire, qui est un axe fort de la campagne de l'un des candidats, David Kimelfeld. Avez-vous travaillé aussi sur ces sujets ?

On y a travaillé : il faut des tiers-lieux culturels dans la ville. Je suis pour l'urbanisme transitoire, j'étais l'une de celles qui ont pesté à la Métropole quand on a voté des budgets pour télésurveiller et garder des locaux vacants, 2ME : c'est hallucinant. Occupons-les ces bâtiments ! Avec de l'hébergement d'urgence, des friches artisanales. Et évidemment, de l'artistique. Je mets une limite : par définition c'est transitoire. L'autre bémol que je mets, on le voit dans d'autres villes qui ont fait ce choix : c'est un accélérateur de gentrification et de renchérissement du foncier. Si on fait de l'urbanisme transitoire, ça veut dire que parallèlement on a des mesures fortes autour du foncier, on encadre les loyers.

Et parallèlement, on doit réfléchir aux lieux permanents. On a évidemment l'ancienne École des Beaux-Arts, 6000m². Ça appartient à la ville. En lien avec les élus du 1^{er}, les habitants et des partenaires qui se sont montrés intéressés, il faut bâtir un projet autour de la culture. Avec de l'économie culturelle, des salles dédiées et des lieux de résidence avec des logements pour les artistes. Ce ne sera pas un projet uniforme mais la culture sera un axe transversal de ce lieu. Le site des Substances n'est pas totalement occupé : là aussi, on doit continuer à le développer et le rendre plus accessible encore, peut-être avec une navette fluviale.

✦ ENTRETIEN EN INTÉGRALITÉ SUR PETIT-BULLETTIN.FR

“ À QUOI PENSEZ-VOUS ? ”

Une série de rencontres et de conversations, à distance, entre l'écrivain Camille de Toledo et un.e invité.e

Tous les mardis, à partir du 9 juin 2020 en podcast sur bit.ly/aquoipensezvous

Les premiers invités : Anne Simon (recherche), Sébastien Thiéry (politiste), Marie Cosnay (prof de lettres), Denis Cellier (thérapeute)

...



ÉCOLE URBAINE DE LYON
Université de Lyon



EUROPEAN LAB

FÊTE DU LIVRE DE BRON

INSTITUT LUMIÈRE

« POURQUOI LYON N'EN FAIT-ELLE PAS PLUS POUR LE CINÉMA ET LES LUMIÈRE ? »

Alors qu'il vient de délivrer la liste des 57 films dotés du label Cannes 2020, Thierry Frémaux évoque la situation actuelle du cinéma post-Covid, et notamment ses impacts possibles sur l'Institut et le Festival Lumière qu'il dirige. Cela, l'année des 125 ans du Cinématographe Lumière. Une année particulière...

PAR VINCENT RAYMOND

Après l'annonce de la sélection officielle du 73^e festival de Cannes mercredi dernier, quel a été votre sentiment ?

Thierry Frémaux : Chaque année, je me demande ce qui va empêcher que Cannes se tienne, et chaque année – miracle – rien ne pose problème ; là on a bien vu que l'affaire était sérieuse. Le report au mois de juillet nous a permis d'espérer tout en n'y croyant guère et quand le président de la République a dit « il ne se passera rien cet été », on a compris. Mais on a eu la conviction qu'il fallait rester présent. On recevait des films – plus de 2000 –, ça nous a obligé. Cannes ne pouvait pas avoir lieu sous forme d'événement mais Cannes n'est pas que ça : c'est une distinction, c'est un goût, une façon de mettre le cinéma au cœur du monde ; on a décidé de lui faire prendre une forme différente et d'abord d'annoncer une Sélection officielle et de réunir les professionnels en ligne. Mercredi dernier, grâce à Cannes, on a pu parler de films nouveaux, d'avenir... Ce qu'on ne faisait plus depuis trois mois !

Pendant le confinement l'Institut a revisité en ligne ses souvenirs et archives, mais les cinémas Lumière n'ont pas eu recours aux salles virtuelles géolocalisées...

Est-ce aux salles à inciter à la vision de films sur Internet ? On me demande pourquoi Cannes n'a pas opté pour un festival en ligne. Parce que c'est ontologiquement en contradiction avec le mot "festival", que ça n'a pas de modèle économique, que ça favoriserait le piratage, etc. Ce n'est que de la substitution. Pendant le confinement, certains artistes ont produit des choses formidables sur Internet parce qu'elles étaient originales, faites pour l'occasion. Mais d'autres

ont aussi choisi de se taire, d'autant qu'on savait que la crise était temporaire. Parfois le mieux est de s'en tenir à une certaine réserve et ça a été la position de l'Institut Lumière : les salles, la librairie et le musée étaient fermés et nous n'avons pas cherché à exister à tout prix pendant le confinement. Nous avons préféré nous tenir prêt pour la reprise : elle est effective depuis le 5 juin pour la librairie et le café, le 12 pour le musée et le 22 pour les cinémas.

Autre conséquence de la crise du coronavirus, la place Ambroise-Courtois ne semble pas retenue dans le protocole sanitaire de la Ville de Lyon pour Tout l'Monde dehors. L'Été en Cinémascope serait donc compromis ?

On aura des solutions : plutôt que de faire sept ou huit séances chaque mardi de l'été, on peut très bien en faire quatre ou cinq à la fin de l'été pour marquer la rentrée, en fonction des règles sanitaires. Après, je ne vois pas pourquoi la place Ambroise-Courtois ne serait pas retenue... D'autant qu'il n'y aura aucun cinéma plus près des hôpitaux que nous (sourire). On va voir, on a appris à gérer au jour le jour...

Quelles sont les rapports entre l'Institut Lumière et la Ville d'une part et la Métropole de l'autre ?

L'Institut Lumière s'est depuis toujours développé en favorisant les ressources propres, les recettes et les partenariats privés. Nous n'avons pas comme tradition de hanter les couloirs des collectivités à réclamer des subventions. C'est le succès populaire qui permet de financer le Festival Lumière, avec seulement 30% d'argent public. Mais comme on rassemble des centaines de milliers de spectateurs par an, et qu'on ne se plaint jamais, on s'occupe moins de



Blanc et rouge sont nos couleurs. Presque comme l'OL

nous. Nous avons pu créer grâce à la ville le musée Lumière il y a presque vingt ans mais depuis nous n'avons pas eu de quoi le régénérer. On revient à des questions que Bertrand Tavernier et Bernard Chardère posaient déjà il y a quarante ans : pourquoi Lyon, sa ville natale, n'en fait-elle pas plus pour le cinéma et les Lumières ? Par exemple, elle ne cofinance pas le Festival Lumière qui, pour le monde entier, est attaché à Lyon.

C'est la Métropole : il y a des transferts de compétences culturelles...

Bien sûr mais ça n'empêche pas ; d'autres institutions sont cofinancées. Avec la moitié d'autofinancement, l'Institut Lumière a été impacté à 50% sur son économie. Ceux qui ne sont qu'à 5 ou 10% de ressources propres le sont moins. Nos convictions de citoyens nous ont mené à ce modèle parce il y a quelque chose d'indigne à être trop gourmands d'argent public

mais nous sommes perdants au final, alors que nous sommes bon marché, et bons élèves ! Heureusement, il y a une écoute de la part des collectivités et de l'État, j'espère que nous pourrions terminer l'année dans de bonnes conditions.

Le projet d'extension de l'Institut Lumière est-il ajourné ?

Non. Après les élections, nous reprendrons les discussions. Nous avons beaucoup avancé avec Gérard Collomb, puis David Kimelfeld ou encore Étienne Blanc pour la Région. L'œcuménisme de l'Institut Lumière ! Un partenaire privé a financé l'étude de Renzo Piano qui a fait des propositions puissantes. Le projet existe désormais, il sera grand public, patrimonial, il sera économe et quasi auto-financé. Mais il faut le construire. Nous sommes bien sûr à la disposition des pouvoirs publics.

Le projet de "franchiser" le Festival Lumière à travers le monde est-il toujours d'actualité ?

Plus que jamais. Le 22 juin, Maelle Arnaud et moi devions être à Buenos Aires pour le numéro zéro de l'édition argentine du Festival Lumière pour un gros démarrage en 2021. On va reprendre tout ça. Cela dit, nous avons mené une grande réflexion sur nos activités et on se demande si on va pouvoir tenir tellement nos moyens sont insuffisants.

La solution réside dans l'aide du CNC et de la Ville de Lyon ou vers davantage de ressources propres ?

Les deux ! La France est un pays où l'argent public soutient la culture, ce qui est une façon de soutenir la société. C'est une conviction qui doit être portée conjointement par les élus et les responsables publics. Mais il faut aussi trouver de nouveaux modèles économiques. L'Institut Lumière, qui a fait ses preuves, doit être mieux soutenu par les pouvoirs publics, si l'on compare ce que le CNC donne à la Cinémathèque Française ou la Ville de Lyon à certaines de ses institutions. J'ai beaucoup rendu hommage à Gérard Collomb d'avoir osé lancer le Festival Lumière, sa réussite populaire prouve qu'on peut continuer et que la Ville de Lyon doit accroître ses efforts. Nous sommes la ville natale du Cinématographe Lumière, qui fête ses 125 ans. Nous avons sauvé trois salles de cinéma et préservé des emplois mais vont-elles survivre après la crise ? Je crois beaucoup à une relance active, à laquelle chacun à sa façon doit contribuer. Et le monde d'après, c'est celui que nous voulions déjà avant sans parvenir à l'obtenir. Il ne faut pas y renoncer.

✦ ENTRETIEN EN INTÉGRALITÉ SUR PETIT-BULLETIN.FR

LES FILMS DE LA SEMAINE

CANCIÓN SIN NOMBRE & NUESTRAS MADRE

Deux film ayant beaucoup en commun, même si l'un ira en salles et l'autre s'en passera : *Canción sin nombre* et *Nuestras Madres*, Caméra d'Or à Cannes l'an dernier.

PAR VINCENT RAYMOND

Tous deux figuraient à Cannes l'an dernier : le premier à la Quinzaine des réalisateurs, le second à la Semaine de la Critique où il a ravi la Caméra d'Or. Dévolue au meilleur premier film de la compétition toutes sections confondues, cette prestigieuse distinction ne l'exonère pourtant pas d'une sortie directe en SVOD tandis que l'autre, à peine une semaine sur les écrans avant le confinement, renoue avec les salles. Aussi dissemblables par leur destinée que leur facture ou leur approche esthétique, *Canción sin nombre* / *Nuestras Madres* ont beaucoup en commun, à commencer par leur inscription spatiale (l'Amérique latine) et donc, historique (les années 1980). Car même si *Nuestras Madres* se situe de nos jours, il se déroule réellement dans le passé puisque le protagoniste y est un anthropologue de médecine légale identifiant les dépouilles de victimes de la guerre civile guatémaltèque, lui-même orphelin de père et



Regarde la mère

d'une mère torturée par le pouvoir d'alors. Un régime dont on sait qu'il pratiquait l'enlèvement d'enfants – Carmen Maria Vega en est l'exemple vivant – comme le Pérou à la même époque, ainsi que nous l'apprend *Canción sin nombre* où une jeune villageoise désargentée ac-

couche dans une fausse clinique qui disparaît avec son bébé. Il faudra l'intervention d'un journaliste pour révéler un trafic mafieux d'enfants à destination de l'étranger... Dans les deux cas, l'oppression politique s'exerce sur et à travers la personne (le corps) des femmes, violant leur

intimité et/ou leur procréation ; infligeant des blessures impossibles à cicatriser et légitimant cette résurgence synchrone de la parole, trente ans plus tard. Les deux films, enfin, évoquent en parallèle la trajectoire de ces guérilleros issus des campagnes luttant avec leurs moyens misérables contre un État inique, défaillant ou dictatorial. Alors que l'on soit au cinéma face au semi-mélo suresthétisé en noir et blanc de Melina León ou chez soi devant le semi-thriller à twist de César Díaz, une chose est sûre : on se trouve bien aux prises avec la même Histoire.

▼ CANCIÓN SIN NOMBRE

De Melina León (Pér-Esp-É-U, 1h37) avec Pamela Mendoza, Tommy Párraga, Lucio A. Rojas... (en salles le 22 juin)

▼ NUESTRAS MADRES

De César Díaz (Gua-Bel-Fr, 1h17) avec Armando Espitia, Emma Dib, Aurelia Caal... (en SVOD)

PARTICIPEZ À LA VIE CITOYENNE !

Devenez **ASSESEUR** en toute sécurité
dans l'un de nos bureaux de vote

Inscriptions
et dispositif sanitaire
sur lyon.fr



LYON
SOLIDAIRE

Élections municipales et élections métropolitaines - 28 juin 2020



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

J'ACHÈTE
LOCAL

JE SOUTIENS
LES COMMERCES
DE MA RÉGION



Région Auvergne-Rhône-Alpes 2020 © Juan Robert

Auvergne-Rhône-Alpes c'est plus de 51 000 commerces et 372 000 salariés à mon service et à deux pas de chez moi. Quand je fais appel à un commerçant local, je fais le choix de la qualité et je participe à la relance économique de ma Région.

#jagispourmaregion
auvergnerrhonealpes.fr

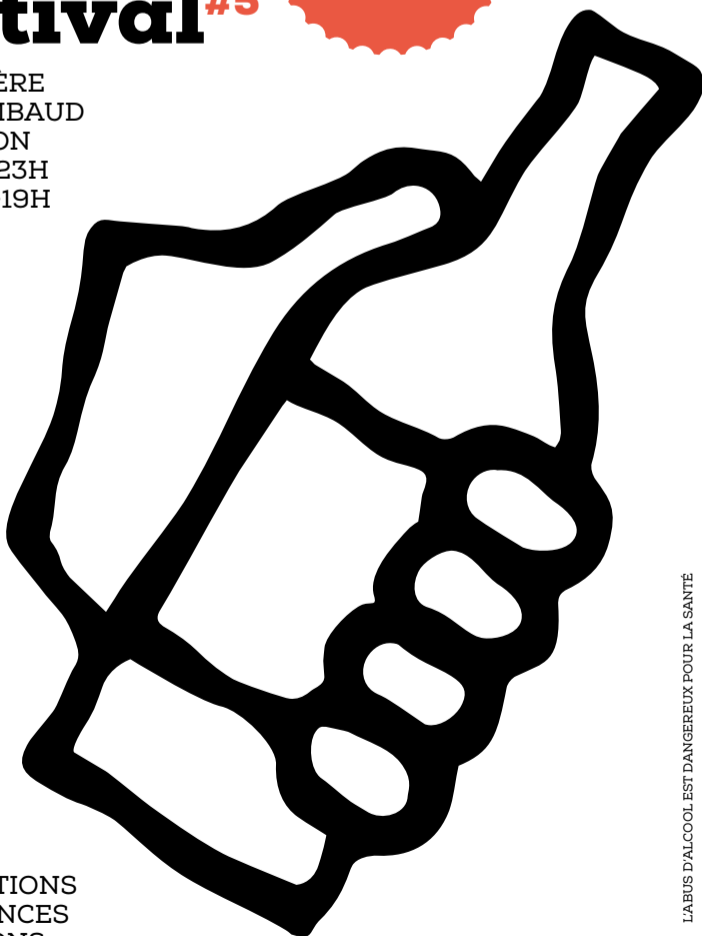
lyon ✂
bière
festival #5

31 oct
1^{er} nov
'20 à la
sucrière

LA SUCRIÈRE
QUAI RAMBAUD
69002 LYON
SAM 12H-23H
DIM > 12H-19H

www.lyonbierefestival.fr

VENTES
DÉGUSTATIONS
CONFÉRENCES
ANIMATIONS
GASTRONOMIE
STREET FOOD



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ

Tape m'en cinq !

MUSÉE DES CONFLUENCES STATURE DE L'OSSATURE

Détecter des traces du vivants. C'est ce que chacun d'entre nous s'est évertué à faire dès le 11 mai passé... Mais pour le Musée des Confluences, c'est l'occasion d'ouvrir ses collections riches de plus de 4000 os et de décrypter ce qu'ils nous racontent des hommes et des animaux.

PAR NADJA POBEL



Crânifique

Bien sûr, les os assemblés forment un squelette et offrent une cartographie de la mort. Mais d'emblée, dans ce parcours, il est montré que les os sont "dynamiques" via des bois de cerfs qui chaque année repoussent (exposés sur une grille verticale) ou une vidéo qui montre à quel point cet objet n'est pas inerte et peut se souder ou s'altérer (l'ostéoporose). Constatant, un va-et-vient s'opère entre l'animal et l'humain, si homologues lorsque sont comparées les sept vertèbres de ce dernier et de la girafe.

Cette exposition est un voyage dans le temps, remontant à 12 000 ans avant JC avec ces tous petits sifflets d'à peine deux centimètres, ou encore cette récente découverte faite en Chine l'an dernier - dite de l'existence d'un quatrième type d'aile, permettant à l'Ambopteryx longibrachium, petit dinosaure aux ailes de chauve-souris vivant il y a 160 000 millions d'années, de planer d'arbre en arbre grâce à sa membrane soutenue par deux doigts très allongés.

RUBIS SUR L'OS

Tous les usages des os sont évoqués : jeu, croyance, arme... L'os est moulu puis fumé à la pipe chez les Massaï pour résoudre des problèmes ou se soigner, il est porté en guise de parure parfois. Ses fonctions sont rappelées, tout comme la façon dont il a été étudié au fil des siècles : tel le démaillotage de momies d'oiseaux au XIX^e siècle ou encore aujourd'hui grâce à la technique du laser, permettant de ne pas altérer les mammifères.

Ces considérations scientifiques et analytiques se doublent, comme toujours au Musée des Confluences, d'un travail esthétique de muséographie avec une serre centrale regroupant des dizaines de squelettes des milieux aquatique, amphibie, terrestre et aérien et ces œuvres d'arts récente du peintre français Aubanel ou du marocain Mounir Fatmi.

TRACES DU VIVANT

Au Musée des Confluences jusqu'au 4 avril 2021

MUSÉES

MUSÉE DE L'IMPRIMERIE ET DE LA COMMUNICATION GRAPHIQUE
13 rue de la Poulallerie, Lyon 2e (04 78 37 65 98)

VINYLSMANIA
Réouverture le 12 juin, jusqu'au 20 sept, du mer au dim de 10h30 à 18h ; 4€/6€/8€ (réouverture le 12 juin)

MUSÉE URBAIN TONY GARNIER
4 rue des Serpouillères, Lyon 8e (04 78 75 16 75)

TONY GARNIER, L'AIR DU TEMPS
Parcours biographique de l'architecte mettant en lumière notamment ses quatre grandes réalisations lyonnaises qui ont étiré la ville à l'Est. Nombreux documents à observer, manier et écouter. Passionnant.
Jusqu'au 13 déc, du mar au dim de 14h à 18h ; 0€/4€/5€

MUSÉE DES CONFLUENCES
86 Quai Perrache, Lyon 2e (04 28 38 11 90)

PRISON, AU-DELÀ DES MURS
Parcours immersif et réflexif qui place au centre l'humain. Sans prendre position, il explore des questions aussi complexes que la santé des détenus, leur réinsertion, les alternatives à l'enfermement, la violence, la résistance, le travail, les relations avec les gardiens. Un parcours didactique émouvant dont l'on ressort éclairés sur la réalité actuelle des prisons et des humains qui la peuplent.
Jusqu'au 26 juil, du mar au ven de 11h à 19h (sf jeu de 11h à 22h), sam et dim de 10h à 19h ; jusqu'à 9€

LE MONDE EN TÊTE

La donation d'Antoine de Galbert
Jusqu'au 23 août, du mar au ven de 11h à 19h (sf jeu de 11h à 22h), sam et dim de 10h à 19h ; jusqu'à 9€

TRACES DU VIVANT
Jusqu'au 4 avril 21, du mar au ven de 11h à 19h (sf jeu de 11h à 22h), sam et dim de 10h à 19h ; jusqu'à 9€
+ ARTICLE CI-DESSUS

MUSÉES GADAGNE
1 place du Petit Collège, Lyon 5e (04 78 42 03 61)

PORTRAITS DE LYON
Via une maquette complète, des personnages semi-fictionnés pour chaque époque et une réinterprétation des éléments clichés de la Ville revisités par l'écrivain François Bégaudeau, le musée trouve la bonne distance pour séduire à la fois les touristes et les autochtones dans ce premier quart de l'exposition permanente totalement repensé.
Du mer au dim de 10h30 à 18h30 ; 6€/8€

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
20 place des Terreaux, Lyon 1er (04 72 10 17 40)

EXPO PERMANENTE
Ts les jours sf mar de 10h à 18h, ven de 10h30 à 18h

CENTRES D'ART

LIONEL SABATTÉ
Fragments Mouvants
FONDATION BULLUKIAN
26 place Bellecour, Lyon 2e (04 72 52 93 34)
Réouverture mi-juin, jusqu'au 27 juin

LAURENT MULOT
Le sixième océan. Photographie
LE BLEU DU CIEL
12 rue des Fantassques, Lyon 1er (04 72 07 84 31)
Jusqu'au 5 sept, du mer au sam de 14h30 à 19h ; entrée libre

AUTRES LIEUX

RÉSULTATS DES COURSES
Développement du commerce et des pratiques d'approvisionnement alimentaire à Villeurbanne, de son passé industriel à aujourd'hui
LE RIZE
23-25 rue Valentin Haüy, Villeurbanne (04 37 57 17 17)
Jusqu'au 26 sept

RETROUVEZ L'INTÉGRALITÉ DES PROGRAMMES ET DES ARTICLES SUR PETIT-BULLETIN.FR



TENIR pour vous !

**Merci aux agents
de la Métropole d'agir
de jour comme de nuit.**

GRAND LYON
la métropole

COVID-19

AU THÉÂTRE, ON COMMENCE À ROUVRIR

Dès le 2 juin, les théâtres pouvaient donc rouvrir, selon Édouard Philippe. Rien n'est moins sûr, après un si long arrêt. À l'heure où les lieux subventionnés présentent leur prochaine saison, certains dans le privé essaient d'accueillir, de nouveau, leur public.

PAR NADJA POBEL

Début mai, le rapport de l'infectiologue François Braicre faisait l'effet d'une bombe dans le milieu du théâtre : il préconise alors des comédiens masqués et une distanciation d'1,50m entre chaque personne dans le public, donc des taux de remplissage qui tomberaient à 30% de leur capacité initiale... Édouard Philippe a beau avoir annoncé, dans son allocution du 28 mai, l'ouverture possible des théâtres dès le 2 juin, c'est tout bonnement injouable : ce serait à perte. Du côté des théâtres subventionnés, les artistes ne sont pas prêts : il n'y a pas eu de répétitions pour les grosses productions. Les cafés-théâtres peuvent s'adapter plus facilement. Ainsi, le Rideau Rouge, qui accueille habituellement des spectacles de troupe, fera place à des one-man-show comme son cousin du Boui Boui dont c'est l'activité principale. Les deux salles de Stéphane Casez sont ouvertes depuis le 5 juin à 60% ou 70% de leur jauge. Car les conditions se sont considérablement assouplies dans le décret finalement paru le 31 mai : finie la règle d'un rang sur deux vide, la distance d'un siège n'est plus valable qu'entre des groupes et non des individus et les comédiens sont, sur scène, débarrassés des gestes barrières. Reste encore le port du masque obligatoire, et il faut instaurer un sens de circulation et la distanciation sociale devant les toilettes et l'entrée au théâtre. « C'est tout à fait viable économiquement pour nous » dit-il. Tous observent cette souplesse. Serait bientôt actée aussi l'abolition de la nécessité de la distance d'un mètre s'il y a port du masque, selon Michel Bernini, membre du syndicat des théâtres privés à Paris et, ici, directeur de Lulu sur la Colline. Sa demande de prêt refusée par la Lyonnaise de Banque, il a lancé un crowdfunding – réussi – de 15 000€ pour payer ses fournisseurs et il ouvre son théâtre de 254 places (dans lequel il a refait le parquet durant le confinement) le jeudi 2 juillet en jauge réduite mais rentable. Vice-président de l'Association des Théâtres Privés en Région (ATPR), créée au début de la crise sanitaire et comptant 84 membres, Julien Poncet, directeur de la



Hommage à Ionesco ?

Comédie Odéon, admet que les nouvelles orientations du décret laissent la possibilité d'ouvrir, ce qu'il fera fin juin malgré cette période estivale traditionnellement creuse pour tous et une haute saison décimée par la Covid-19. « Nous voulons clore la saison » dit-il à l'instar d'Anne-Marie Potel du Rikiki qui ouvrira deux ou trois week-ends en juin et juillet « pour saluer le public ». « Nos spectateurs nous sauverons » poursuit Julien Poncet qui les a interrogés via un questionnaire en ligne : la Comédie Odéon a obtenu 900 réponses en 24 heures ! Tous manifestent leur envie de revenir au théâtre voir une comédie, « mais je veux préserver notre identité et mêler à notre programmation un spectacle d'écriture contemporaine. »

LE PUBLIC EN PREMIÈRE LIGNE

Le soutien du public s'est aussi concrétisé par le peu de demandes de remboursements reçues et le grand nombre de reports. Même son de cloche du côté de l'Espace Gerson où Céline Abrahamian,

a constaté que les gens « sont en général très solidaires », gardant leur billet pour plus tard – 123 dates ont été reportées sur septembre / janvier 2021 à Gerson ou bien dans les lieux partenaires (Radiant, Toboggan, Bourse du Travail). Un seul spectacle a dû être annulé ! Mais la réouverture sera prudente : « nous n'avons pas envie de devenir un cluster » dit-elle et, dans l'immédiat, avec cinquante places possiblement occupées sur les 110 disponibles, ce ne serait pas rentable d'ouvrir sachant que les charges restent les mêmes et que le bar ne pourrait pas fonctionner. Objectif : le 1^{er} juillet voire le 24 juin si les choses se dégelent encore. Or ces préoccupations économiques, elle insiste sur la nécessité que « les artistes jouent dans des conditions correctes et que les spectateurs soient rassurés ; on nous dit qu'il faut se réinventer mais pourquoi se transformer à tout prix ? La convivialité n'est pas compatible avec l'ambiance actuelle. » D'autres profitent de cette étrange période pour réaliser leur rêve d'être à l'extérieur comme Michel Bernini qui investit les Puces du Canal pour les Nuits du Canal du 11 juin au 12 septembre : barbecue, spectacles de la bande de Kaamelott et 370 places à même des pneus au sol ou sous chapiteau s'il pleut. Enfin, le Complexe du Rire reprend l'exploitation de ses deux salles à 60% de la jauge dès le 17 juin en changeant le pourcentage de rémunération des artistes qui passe de 50 / 50 à 60 (pour la salle) et 40 afin de pallier le trou d'air. Aucune des salles contactées n'a contracté de prêt bancaire garanti par l'État, mais toutes ont été sauvées par le chômage partiel. Ça ne suffit pas, souligne Julien Poncet qui rappelle qu'il est, avec la Comédie Odéon, un acteur du territoire car « lorsque je remplis la salle, je participe aussi au remplissage des restos autour, or ce théâtre reste peu considéré par les politiques locales. » Il affiche une certaine satisfaction en revanche au niveau national car même si « en ce moment pour parler culture mieux vaut s'adresser à Bercy qu'à la rue de Valois », avec la création de cette association ATPR, « l'État n'ignore plus le théâtre privé en dehors de Paris ».

QUOI!?

Tu ne payes pas encore en Gonettes ?



Monnaie Locale au service de l'intérêt général et des besoins de ton territoire.



LaGonette, MonnaieLocaleCitoyenne
4, rueImbertColomès, 69001Lyon
www.lagonette.org



Cours de japonais tous niveaux

Formation pro CPF



L'ELJ reprends ses activités dans les meilleures conditions de sécurité sanitaire



Stages d'été en classes virtuelles



Flashez le QR Code www.espacelyonjapon.com

Stage grands débutants en juillet

Ateliers MANGA cuisine calligraphie

Espace Lyon-Japon

Opéra de Lyon

Saison 20-21

Opéra

Novembre
Werther

Décembre
Béatrice et Bénédict

Janvier
Le Rossignol
et autres fables

Mars
Le Château
de Barbe-Bleue

Ariane et Barbe-Bleue
Pelléas et Mélisande

Avril
La Lune
L'Enfant et les Sortilèges
Les Enfants du Levant

Mai-Juin
Le Coq d'or

Danse

Novembre
Jiří Kylián

Février
Alessandro Sciarroni

Avril
Ioannis Mandafounis/
Russell Maliphant

Juin
Peeping Tom

Concert

Novembre
Récital Sabine Devieille /
Alexandre Tharaud

Décembre
Récital Alexandre
Kantorow

Ciné-concert Méliès

Concerts de fête
et du Nouvel An

Avril
Haendel

Orchestre à cordes

Mai
Tamara Bounazou
& Anna Giorgi /
Ema Nikolovska
& Mikail Sikich

Programmation
complète
sur opera-lyon.com

Réservez
dès maintenant !

Design d'après ABM Studio



france•tv

un événement
Télérama

inrockuptibles

nova

L'Opéra national de Lyon est conventionné
par le ministère de la Culture, la Ville de Lyon,
la Région Auvergne-Rhône-Alpes
et la Métropole de Lyon.



VILLE DE
LYON

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

GRAND LYON



OPERA de LYON

opera-lyon.com

04 69 85 54 54

#operadelyon



POST POP

« UNE MUSIQUE D'EFFONDREMENT INTÉRIEUR »

Dix ans après un album inaugural qui marqua durablement de son inquiétante étrangeté les amateurs de musique pas comme les autres, Les Marquises reviennent avec un quatrième disque, *La Battue*, sur lequel le vrai-faux groupe du Lyonnais Jean-Sébastien Nouveau joue la carte de l'intime.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE DUCHÊNE



Les Marquises, un groupe qui compte

Après notamment le peintre Henry Darger pour *Lost, Lost, Lost* (2010), les cinéastes Jean Rouch et Werner Herzog pour *Pensée magique* (2014), quelle a été l'inspiration de *La Battue* ?

Jean-Sébastien Nouveau : C'est justement le premier disque qui n'est pas basé sur un grand thème ou une idée directrice. L'idée n'était pas tant esthétique que celle de former un duo de compositeurs et de musiciens avec Martin Duru (NdLR : avec lequel il a fondé Immune et Colo Colo), avec le moins d'intervenants possible et où je chante tous les morceaux. Soit l'inverse de ce qu'on a fait jusqu'à présent où j'invitais systématiquement des chanteurs (Jordan Geiger, Matt Elliott) ou des musiciens (Olivier Mellano, Christian Quermalet). On voulait avancer de manière beaucoup plus intime et comme un bloc. L'esthétique du disque s'est dessinée un peu toute seule au fur et à mesure des morceaux. Habituellement, je compose seul et Martin vient m'aider au moment des arrangements. Là, comme je m'investissais moins dans la composition, que nous partagions aussi l'écriture des textes, je pense que chanter était aussi une manière de m'investir ailleurs.

Sur quoi se porte l'inspiration de ces textes ?

Les textes de Martin sont souvent plus abstraits que les miens. J'écris pour essayer de solder mon passé, mon enfance, mon adolescence, des périodes un peu difficiles. Je fais ça pour tuer l'enfant qui est en moi, être dans le présent et le futur uniquement, ne plus être porté par la mélancolie. Le morceau *La Battue* évoque un épisode très intime de ma vie.

J'aime attraper les gens, les emmener ailleurs puis les perdre, que les choses deviennent incertaines

Les critiques d'albums des Marquises convoquent souvent des thèmes autour de la notion d'apocalypse, de transformation. Cet album ne semble pas faire exception...

Il y a beaucoup de ça dans ce disque, en effet, j'ai du mal à me renouveler totalement (rires). Je suis obsédé non pas par les catastrophes, mais la disparition, la perte. Créer c'est un moyen de rejouer des scénarios en les réactuali-

sant autour des mêmes obsessions. C'est jouer le drame pour le dépasser. Ce sont des tentatives toujours renouvelées. Pour moi, c'est plus une musique d'effondrement intérieur que de drame écologique par exemple, que l'on retrouve davantage dans les clips de *The Trap* ou celui de *Head as a scree* réalisé par Nick Uff (NdLR : collaborateur entre autres de Portishead). Évidemment, ces choses se répondent : *Older than fear* a été écrit le lendemain du Bataclan en pensant à ce qu'une personne pouvait ressentir juste après le drame, quand revient le silence et avec lui l'incompréhension. C'est cette dimension-là de la catastrophe générale qui m'intéresse.

Ce qui revient en effet beaucoup c'est cette impression d'une musique de la sidération.

La question de comment s'en sortir, avec soi-même, avec ses propres sentiments, est omniprésente. Comment on est saisi et terrassé par les choses. J'aime bien que l'on soit emporté par la musique dans l'instant, plongé directement dans le vif du sujet. Il y a rarement d'introductions dans mes morceaux. J'aime attraper les gens, les emmener ailleurs puis les perdre, que les choses deviennent incertaines. Je

suis content du tracklisting de cet album car le dernier morceau, instrumental, mélancolique, semble effacer tous les autres et ce que l'auditeur vient de vivre. Il questionne toute la réalité du disque et donne envie d'y revenir.

Faire de la musique c'est combattre la mélancolie

C'est le moment du dépassement de la sidération ?

Je vois ça d'une manière beaucoup plus négative (rires). Comme je le disais : faire de la musique c'est combattre la mélancolie, et ce morceau est une manière de dire qu'on n'y arrive jamais. La mélancolie revient toujours, il faut se battre à nouveau contre soi-même. Le titre du dernier morceau, *Once back home*, traduit ce moment. Le précédent disque *A night full of collapses* était pour moi le disque par lequel je comptais en finir avec mon enfance et mon adolescence. Et en fait, non. Ça a ressurgi d'une autre manière dans ce disque-là, j'ai trouvé d'autres solutions. C'est un échec un peu conscient porté par la peur de finir un disque et de n'avoir peut-être plus rien à produire.

DISCOGRAPHIE

2010 : *Lost Lost Lost* (Lost Recordings)

2014 : *Pensée magique* (Ici d'ailleurs)

2017 : *A Night Full of Collapses* (Ici d'ailleurs)

2018 : BO de *Le Tigre de Tasmanie* (Microcultures records, Sacrebleu Productions, GED et Lost Recordings)

2020 : *La Battue* (Les Disques Normal)

On retrouve des choses qui tranchent un peu avec les précédents albums, d'abord un certain minimalisme, ensuite des morceaux qui flirtent avec quelque chose d'une techno pop à la New Order sur *Head as a scree*, peut-être le premier morceau dansant des Marquises, ou même de folk sur *White Cliff*...

Ces deux morceaux ramènent la musique des Marquises à des choses plus identifiables et c'est nouveau. Jusqu'à présent mon obsession était de faire en sorte qu'on ne puisse pas la cataloguer, d'éviter les clins d'œil à tel ou tel genre ou groupe. Aujourd'hui, j'ai dépassé ça, c'est une liberté de pouvoir me dire que la singularité après laquelle j'ai longtemps couru existe en soi. Maintenant, si je veux faire un morceau à la *Tindersticks*, je m'en fiche, ce n'est plus une question. Mais ç'a quand même commencé avec l'album précédent. Une chanson comme *Feu pâle* ressemblait beaucoup à un morceau de Julee Cruise (NdLR : chanteuse fétiche de David Lynch). Comme je n'assumais pas, j'avais fini par la réécrire en français (rires).

Quel bilan fais-tu des dix ans des Marquises ? Vers où peuvent-elles encore nous amener par la suite ?

Les trois premiers disques sont venus assez facilement, en réaction les uns aux autres, avec des idées et des thèmes précis. Sur le quatrième, il n'y avait pas ça et je me sentais au bord de ne pas être inspiré. Je voyais ce disque comme un disque bilan, une synthèse d'un peu tout alors qu'en réalité il ouvre de nouvelles voies. Mais je n'ai aucune idée d'où va aller le cinquième. Je sais juste que j'ai envie d'approches différentes. En ce moment j'aime bien créer des samples. Il y a toujours cette idée de créer un nouveau monde et je crois que ce nouveau monde sera en noir et blanc, ce qui ne veut pas dire grand chose (rires). J'ai une image, chez moi, une gravure récupérée à Emmaüs, avec des montagnes au loin, un village, des gens qui quittent la vallée dans une charrette et ça, je ne sais pas pourquoi, ça m'inspire bien

LES MARQUISES

La Battue (Les Disques Normal)

DISQUAIRE

MUSIQUES ÉNERGIQUES À GUITARES

Le label noise lyonnais, habitué de la distro en fin de concerts dans les salles du coin, franchit le cap de la boutique en s'installant rue des Capucins : le nouveau repaire des amateurs de vinyles bruyants.

PAR SÉBASTIEN BROQUET

A l'origine, un groupe. Kiruna : entre noise et hardcore, dans la lignée de Condense ; qui se fait un petit nom dans le milieu et sort un premier disque autoproduit en 2007. Paul Martin (photo) et Damien Debard, deux des membres du combo, décident de sortir de leurs poches quelques billets pour monter la structure nécessaire, qu'ils baptisent Bigoùt Records. C'est sensé être un one shot, ce vinyle, Social Haven of Cultural Decline. Mais peu après un ami commun qui gère le label (alors parisien) Rejuvenation leur propose une association pour sortir un second vinyle, d'un groupe australien. Banco.

Paul en avait marre de se cogner les orteils dans les caisses de disques rangées dans sa chambre, en attente du chaland

Et de fil en aiguille, ou plutôt de câble en jack, les voici désormais avec vingt-deux références au compteur, entre noise et dérivés, dont l'une des dernières en date, Doppler, est une réédition vinyle d'un CD marquant de la scène locale datant de 2004. Et ce disque, justement, fait partie des meilleures ventes du tout nouveau shop installé au 24 rue des Capucins. Car les deux acolytes ont décidé de franchir le pas de porte : Paul en avait marre de se cogner les or-



Lui aussi a déjà le bac avec mention. Plusieurs, même.

teils dans les caisses de disques rangées dans sa chambre, en attente du chaland...

Pour sortir du giron lyonno-lyonnais, Bigoùt Records avait commencé par échanger une partie de ses références avec d'autres labels cousins, pour vendre les rondelles de tout le monde

dans des bacs sortis en salles de concerts – le Marché-Gare, l'Épicerie Moderne, etc. Un site de VPC suivra, garni de pas mal de références, pour beaucoup introuvables dans la ville, se sont-ils aperçus circa 2016 en le lançant. D'où, désormais, la création de la boutique en décembre 2019. Trouvée sur un coup de chance : un

client un jour qui évoque ce rez-de-chaussée inutilisé par un professeur de batterie lui-même installé au sous-sol...

ORANSSI PAZUZU EN TÊTE DE GONDOLE

Paul explique : « on connaît les autres disquaires de Lyon et on ne voulait pas leur faire de concurrence. Le seul qui vend quelques références communes avec nous, c'est Bruno de Dangerhouse. On a été le voir avant de commencer : il n'y avait pas de soucis pour lui. Nous sommes spécialisés black metal, stoner, noise, punk, hardcore, drone, indie rock. Des musiques énergiques à guitares ! Et de l'électronique expérimentale, dissonnante. » On trouve ainsi Moor Mother dans les bacs. Ou les Finlandais de OranSSI Pazuzu : « c'est un groupe très représentatif de ce que l'on propose » ; leur dernier album Mestarin Kynsi, petite merveille sortie chez Nuclear Blast, cartonne lui aussi dans la boutique. « Nous vendons aussi beaucoup de disques de groupes lyonnais et nous en sommes fiers. » Des expos sont prévues dans les mois à venir, comme celle de Gérald Tournier / Pangram. Ce shop est un nouveau pas de franchi pour Bigoùt, mais pas une finalité : le but est d'avoir à l'avenir un local plus grand et d'ouvrir un lieu qui fasse à la fois disquaire, petite restauration et café.

▼ BIGOÛT RECORDS

24 rue des Capucins, Lyon 1^{er}
Du mercredi au samedi de 15h à 19h

CONNAÎTRE PB N°987 DU 10.06 AU 23.06.2020

PODCAST

« UN TEMPS AUTRE S'EST OUVERT »

Camille de Toledo, écrivain et chercheur, repense sa résidence croisée initiée à Lyon en un rendez-vous de conversations à distance, chaque mardi. Toujours sous l'égide de l'École Urbaine de Lyon, la Fête du Livre de Bron et l'European Lab. Il nous explique.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET

Vous remodelez votre cycle de résidence et de rencontres à Lyon en une forme nouvelle, des conversations nocturnes chaque dimanche soir : pouvez-vous nous présenter ce concept et comment il va se dérouler ?

Camille de Toledo : Je crois ardemment aux vertus d'une conversation croisée entre les arts et les sciences humaines, entre une poétique et une politique, entre thérapeutique et savoir. C'est à cette intersection que nous avons lancé avec l'École Urbaine de Lyon, la Fête du Livre de Bron et l'European Lab, en janvier dernier, le cycle "Enquêter, enquêter, mais pour élucider quel crime ?". Nous vivons aujourd'hui à l'heure d'une très vaste révélation d'un "crime terrestre", ce qu'on nomme également en droit un écocide, même si la notion n'est pas encore, hélas, reconnue pénalement. Quand nos affaires humaines, à l'échelle planétaire, ont été interrompues par cet "inframine" qu'est le virus, un temps autre s'est ouvert. "À

quoi pensez-vous ?", ce cycle de conversations à distance est la réponse que nous offrons à cet autre temps.

Quel casting pour vos invités et invitées successifs ? Du chamane Denis Cellier à Emmanuel Alloa, le champ traité est vaste. Que visez-vous ? Pouvez-vous nous présenter les convives ?

Dans l'esprit des différentes institutions engagées dans ces conversations, je crois qu'il y a ce désir de ré-attacher, par mon biais, la littérature avec les savoirs. Je suis un écrivain-chercheur. J'ai travaillé ces cinq dernières années sur la notion de "vertige", qui pose la question de nos liens au monde. À quoi tenons-nous ? Comment sommes-nous reliés à la Terre ? Nous autres, sages, nous sommes reliés au monde par des langages, des codes, des paroles, des histoires, des fictions, des architectures, des pensées. J'espère qu'avec mes différents invités, nous creuserons cette question : « à quoi on tient ? ». Et si,

L'auteur de *Thésée* vous parle

aujourd'hui, nous vivons de plus en plus séparés des autres formes de vie, comment changer, dès lors, nos langages, nos savoirs, nos fictions, pour nous reliaer au monde ?

Vous verrez que l'on retrouve cette inquiétude des attaches, des liens, dans les diverses conversations. Le rapport entre

textes et formes animales (avec Anne Simon), entre la pensée et le corps et les éléments du monde (avec Denis Cellier), entre l'architecture, l'espace et les ordres sociaux (avec Sébastien Thiery)... À chaque fois, je m'efforcerai de porter cette parole, depuis l'inquiétude de nos habitations.

Et vous, à quoi pensez-vous ces derniers jours ? Qu'est-ce qui traverse votre âme ?

Les dernières années pour moi ont été une épreuve. J'ai fait l'expérience d'une quasi mort dans la vie. C'était une mort lente, une paralysie qui s'imposait au corps. Mon travail sur le vertige est parti de là. Je ne tenais plus, tout s'effon-

drait en moi, y compris la psyché qui était entraînée dans cette chute. Il y a un livre à paraître qui accompagne le cycle sur l'enquête et qui tente de rendre compte de cette traversée de la nuit, qui a pour titre *Thésée*, sa vie nouvelle. Il sortira en septembre aux éditions Verdier. Et en ce moment, en plus de préparer mes conversations, je mets une touche finale à un essai justement sur les formes de l'habitation humaine, sur les fictions qui nous tiennent au monde. Enfin, depuis l'automne 2019, en parallèle du cycle lyonnais, je coordonne les travaux du « parlement de Loire », qui travaille à une reconnaissance juridique des éléments de la nature.

▼ CAMILLE DE TOLEDO PRÉSENTE À QUOI PENSEZ-VOUS ?

Podcast disponible chaque mardi sur ecoleurbainedelyon.universite-lyon.fr ou www.fetedulivredebron.com

ART BRUT

LE PALAIS IDÉAL DU FACTEUR CHEVAL, LE MESSAGE AU-DELÀ DE L'ENVELOPPE

À 75 km de Lyon, se dresse à Hauterives dans la Drôme le Palais Idéal du Facteur Cheval, « unique exemple d'architecture naïve » selon André Malraux qui le fit classer Monument historique. Une destination elle aussi idéale pour renouer avec l'Art...

PAR VINCENT RAYMOND

Au premier abord, cela tiendrait presque de la provocation : pourquoi, après presque deux mois de confinement, sortir de chez soi pour se précipiter vers... une maison – pardon : un “palais” ? Atypique, certes, car bien loin du faste et de l'immensité généralement attachés à ce type de bâtiment : assez monumental pour être gravi ou traversé de part en part, mais trop réduit pour servir de demeure. “Idéal”, il l'est pourtant, puisqu'il constitue l'exceptionnelle matérialisation d'un rêve, offrant à tout un chacun la possibilité de le partager concrètement, d'en faire collectivement l'expérience physique.

Nous sortons d'une période entre parenthèses qui nous a forcés à habiter différemment l'espace et reconsidérer les notions de domicile, de dedans, de dehors. Mais permis, aussi, de mieux percevoir l'importance structurante des méthodiques rituels quotidiens, quels qu'ils soient, ainsi que la valeur de l'obstination. Un contexte propice pour comprendre à quel point la fameuse sentence (attribuée à un peu tout le monde) « l'imagination est la folle du logis » prend son sens devant cet édifice, fruit du « travail d'un seul Homme ». Pas n'importe lequel : un homme nommé Cheval, facteur rural de son état.

« J'M'APPELLE FERDINAND »

Chacun connaît la légende dorée de Joseph-Ferdinand Cheval (1836-1924) : comment il achoppa sur une pierre intrigante au hasard d'une de ses tournées, et comment sur cette pierre, cet ancien



Entrez dans le rêve

apprenti boulanger devenu homme de lettres (à distribuer), bâti sur ses rares heures de loisir et sans la moindre formation en maçonnerie, une œuvre à tant d'égards insolite. Bien qu'empirique, sa construction préfigure des techniques innovantes (comme le béton armé) et synthétise des dizaines de styles ou mouvements architecturaux du globe l'ayant impressionné. Si Cheval

n'a guère quitté sa Drôme, travaillant trente-trois années durant à l'édification de son œuvre et de sa geste – car il avait aussi le talent de défendre et vendre l'originalité de sa création, notamment en poursuivant devant les tribunaux un petit malin ayant vendu à son insu des cartes postales représentant son Palais – l'opiniâtre facteur a fait en sorte que le monde entier se trouve

réuni à Hauterives. Passées par le filtre de sa créativité, les images exotiques aperçues dans des revues ou livres illustrés se transforment en relectures de pierres et coquillages, hommage universel érigé aux cultures et civilisations humaines dans la matrice d'une œuvre protéiforme. Ici, tout se fond dans l'Un mais cette unité ne s'empêche pas de hurler sa violente hétérogénéité, sa singularité absolue, son origine plurielle. Tour de Babel à l'échelle Cheval, toujours d'équerre grâce à de précieuses restaurations, ce palais idéal parle la langue rocailleuse de son auteur ; elle s'avère pourtant aujourd'hui encore claire et intelligible. Un bon siècle plus tard, des visiteurs des antipodes se pressent toujours autour de cette chimère chaulée, curieux de contempler l'immensité de ce monde minuscule, soucieux de se recueillir devant ses niches votives. Et d'obéir à l'injonction malicieuse du facteur : « Défense de rien toucher » – invite bien trop rare pour qu'on la décline.

Rouvert le 20 mai, le Palais se trouve, comme toutes les institutions culturelles et destinations touristiques, provisoirement privé de son public étranger. Voilà une occasion à saisir pour ses voisins immédiats de Lyon, Grenoble et Saint-Étienne sis à équidistance de ce rêve accompli. Un signe, probablement.

▼ PALAIS IDÉAL DU FACTEUR CHEVAL

8 rue du Palais ; 26390 Hauterives (Drôme)
T. 04 75 68 81 19

Tous les jours dès 9h30
➔ CRITIQUE DE L'EXPOSITION SUR PETIT-BULLETTIN.FR

PALAIS IDÉAL DU FACTEUR CHEVAL

« ON A TRAVAILLÉ DEUX FOIS PLUS VITE POUR ÊTRE PRÊTS »

Comme beaucoup de responsables d'institutions culturelles, Frédéric Legros se souviendra du printemps 2020 comme d'une saison non en enfer, mais au purgatoire. Le directeur du Palais Idéal du facteur Cheval se projette néanmoins avec confiance dans l'avenir...

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND

Comment s'est déroulée votre réouverture ?

Frédéric Legros : Pour tout vous dire, nous nous attendions à rouvrir en juin. Et au cours d'une conférence de presse, le préfet de la Drôme a annoncé qu'il invitait les musées et différentes structures du département à rouvrir au public, dont le Palais Idéal – seule structure nommément citée. On a donc accéléré le travail en cours sur le protocole de réouverture qui passait notamment par la mise en place d'une billetterie en ligne et d'un système de réservation, ce qui n'avait jamais existé au Palais. On l'avait prévu pour juin afin de gérer les flux, et au finale on a travaillé deux fois plus vite pour être prêts. Mais c'était plutôt heureux d'avancer dans ce sens.

D'autant que ça été vécu vraiment comme une bonne nouvelle, et un très bon signe. La semaine dernière j'ai fait une réunion en visio avec les différents partenaires de la Communauté de commune – 39 communes entre l'Ardèche et la Drôme – et tout

le monde était hyper content d'apprendre la réouverture du Palais. Après deux mois de confinement à travailler sur l'ouverture, j'avais un peu oublié le monde autour, même si je pensais beaucoup aux restaurateurs de Hauterives. Après le week-end de l'Ascension, beaucoup de gens nous ont dit que ça leur faisait du bien de revoir du monde circuler dans la ville. Et des gens ont dit dans un article du Parisien qu'ils se sentaient en sécurité dans le site. Ça reprend son cours...

Concrètement, quelles sont les conséquences sur l'accueil du public outre la limitation horaire du nombre de visiteurs ?

Actuellement, on nous demande d'avoir des sens de circulation, ce qu'on a pu mettre en place au Palais et presque partout dans l'exposition Agnès Varda. Celle-ci est partiellement ouverte : la maison du facteur, la Villa Alicius, est trop petite et ne permet pas d'avoir de sortie. Pour les mêmes raisons, la galerie basse du Palais, est fermée : les normes que



Contrairement aux apparences, il n'est pas resté les bras croisés

fixait la Préfecture étaient trop colossales. En attendant juin...

Parmi les autres conséquences immédiates, votre programmation estivale est directement touchée...

Après une hésitation et une longue discussion avec la mairie, on a choisi de tout reporter sur l'année prochaine. Normalement, tout devrait se faire – les dates ont été bloquées, on est en train de signer les contrats pour les renouveler. Ça n'a pas été la

partie la plus enthousiasmante de ces deux mois. L'autre grosse conséquence, le report à 2021 de l'exposition que nous proposons au château de Hauterives chaque été, et qui était déjà bien avancée. On l'a décidé très vite, au tout début du confinement, avant même de décaler les concerts. Cette exposition est en effet consacrée à Claude Lévêque, l'un des très grands artistes français, qui a autant travaillé sur la Pyramide du Louvre qu'à l'Opéra Garnier ou à la Bastille,

entre autres grands bâtiments de Paris. C'était génial de l'avoir, on était super heureux de l'envergure de projet mais il demandait trop d'énergie et représentait un investissement risqué pour la Commune, surtout si on n'ouvrait qu'un mois. D'autant qu'on aurait été incapables de communiquer et d'accueillir du public au château avec les normes actuelles. C'était triste pour tout le monde, c'était triste pour nous, c'était triste pour l'artiste, mais quand on l'a appelé pour lui dire qu'on la repoussait d'un an, lui-même était soulagé.

Avez-vous pu mettre ces deux mois d'éclipse à profit ?

Il y a eu de petites phases de désarroi – liées d'annulations ou de reports de projets. Mais cela m'a aussi laissé beaucoup de temps pour faire des recherches que je n'avais jamais eu l'occasion de faire sur le facteur et les gens qui sont venus au Palais. Et nous avons fait de très belles découvertes qui vont sûrement donner lieu à de nouveaux projets. Pour cela, c'était très positif.

CAVALE

l'échappée belle

On a connu Ambre Pretceille au micro de Taïni & Strongs, quintet rock où elle pétaradait en un mélange de rage volcanique et de glam attitude. La revoici transfigurée en Cavale, nouveau projet d'une jeune femme qui après quelques années d'incertitudes s'est retrouvée pleinement. Et le prouve ce printemps avec un EP en forme de remarquable échappée pop.

PAR STÉPHANE DUCHÈNE



Ne la regardez pas : elle cherche à vous Ambrigader dans sa Cavale

C'est l'histoire d'une jeune femme qui kidnappe un père de famille dans la rue pour en faire la rock star qui sauvera sa génération : « un Jésus Christ avec une gueule de cow-boy ». Il s'appelle Slim, elle s'appelle Cavale. Ils sont les héros de *Cowboy Mouth*, une pièce écrite en 1971 par la rockeuse Patti Smith et le dramaturge Sam Shepard. C'est en travaillant ce texte lors d'une formation de comédienne qu'Ambre Pretceille a eu une révélation : « Robert Castle le metteur en scène m'a dit qu'il se passait quelque chose pour moi avec ce rôle, de le garder quelque part. C'était très sensoriel, et même assez perturbant. »

De là, les choses s'emboîtent et c'est ainsi que naît Cavale, son nouveau projet musical – qui portera donc le nom de l'héroïne de *Cowboy Mouth*, sur lequel elle patine depuis trop longtemps. C'est qu'Ambre a eu bien du mal à rebondir après la séparation de Taïni & Strongs qu'elle avait bâti de toutes pièces en 2010, histoire d'embrasser sérieusement des envies de musique éternelles quasiment depuis l'enfance (le piano très tôt, un premier groupe à 12 ans).

Pendant cinq ans, elle mène ses troupes comme un chef de guerre, multiplie les concerts et apprend son métier sur le tas : « les premiers Printemps de Bourges, les salons, les professionnels, les débuts de l'entrepreneuriat ». Sur scène, la chanteuse est un volcan qui semble expulser tout ce que la jeune femme « très réservée », garde en elle le reste du temps. Est-ce cette intensité, cette expérience vécue à l'extrême ? Toujours est-il qu'au bout de cinq ans, c'est l'impasse : Ambre ne voit guère comment aller plus loin avec son gang. Surtout elle est rincée, physiquement, psychologiquement, plus rien ne répond. Il faut tout arrêter.

TRAVERSÉE DU DÉSERT

Elle travaille alors pour les autres, écrit, compose, tourne et s'imagine rebondir en temps voulu. Mais ce temps ne vient pas : « j'étais beaucoup plus entamée que ce que je pensais et ça a été une vraie traversée du désert. J'avais commencé à écrire des choses mais je ne trouvais pas les bonnes personnes, il a fallu que j'arrête de forcer les choses. » Or, c'est souvent quand on arrête de chercher que les choses vous tombent dessus.

À Paris, donc, Ambre « rencontre » Cavale et, quasiment au même moment, à Lyon, Jules Appolinaire, musicien et réalisateur de la chanteuse Findlay. Elle lui envoie des morceaux et la course de Cavale est lancée, dans le sillage de ce nom « spécial, plein de sens, lumineux », un jalon qui en amène d'autres et lui permet de donner une cohérence à des chansons écrites dans le désert mais qu'elle ira enregistrer à Londres, comme si d'un coup « toutes les planètes s'alignaient parfaitement ». La première s'appelle *Future* et pose magistralement les bases artistiques, mais pas seulement, de ce que sera Cavale : une claque dans la gueule qui fait « bang, bang, bang » et des références qui font pop à l'ouverture. « J'avais besoin d'un morceau étendard, qui me permette de me relever. Pour l'écriture du clip, je voulais dévoiler ce personnage avec tout

ce qu'il pouvait avoir de moi : l'autodérision, mes influences. C'était la carte d'identité de Cavale. »

Et Cavale, c'est Ambre, plus que jamais : « je ne me suis jamais autant mise à nue, confie la chanteuse, avec Cavale, j'enfile ma cape de super héros, je ne me fixe aucune barrière, c'est très animal, il y a une urgence, j'ai besoin que ça sorte. Je me suis affranchie de plein de choses des codes sociaux et je ne peux pas dissocier les deux. »

Derrière la démonstration de force de l'amazone survivaliste, il y a d'abord une artiste qui embrasse donc enfin ses fragilités et accepte de dire « ça a été dur ». En cela, l'émouvante balade *Past*, deuxième extrait de son EP, est une sorte de miroir de *Future* : un morceau introspectif qui compte les abattis et les abattements, parle à l'enfant qu'elle a été et que l'on voit grandir dans un clip fait d'images d'archives familiales : « une manière de remercier mes parents. »

SORORITÉ

Mais c'est aussi à une autre famille que Cavale doit d'être ce qu'elle est : un projet subtilement abouti, global, complet, réfléchi, mûré – une aspiration à l'art total qu'elle va puiser chez des idoles comme Bowie. Et cette famille c'est une sororité : Sophie Broyer, (entre autres, ex-directrice de l'Épicerie Moderne), qui salue, avec le regard de la professionnelle « la grande exigence de ce projet », Maëva Nicolas, son attachée de presse qui l'a

REPÈRES

2010 : fonde Taïni Strongs, « un groupe avec quatre garçons et une fille »

2014 : premier album de Taïni & Strongs, *Bang* (The Sankukai Project)

2015 : Séparation du groupe

2019 : *Future*, premier single de Cavale, projet inspiré par la pièce *Cowboy Mouth* (1971) de Patti Smith et Sam Shepard

2020 : premier EP en cinq chapitres, *Cavale* (Ditto Music / Sankukai Production)

rapprochée du label Ditto Music mais aussi Anne-Laure Étienne, photographe, Stéphanie Argentier, scénographe, Céline Nivert, couturière et modéliste, auxquelles on doit une imagerie haute-couture, ont toutes mis la main à la pâte de Cavale.

Ambre n'y va pas par quatre chemins, cette solidarité féminine lui a « permis de retrouver la confiance perdue avec Taïni. C'est un milieu très compliqué pour les femmes : le harcèlement, la compétition entre femmes. Avant je n'avais rencontré aucune entraide, ce qui m'a causé beaucoup de dommages. » Sophie Broyer, l'une des rares programmatrices reconnues des musiques actuelles, abonde : « en temps que femme s'imposer avec des producteurs, des réalisateurs d'album, ne va pas de soi. On a vite le syndrome de l'imposteur. Il faut gagner sa légitimité plus durement, pour être capable de dire "non, c'est comme ça et pas autrement". Mais Ambre a en elle une vraie culture de l'indépendance ».

Ambre/Cavale le constate avec bonheur, sans pour autant l'avoir cherché : son projet touche particulièrement les femmes. Sans doute parce que sourd derrière le projet l'idée d'une auto-émancipation qui s'autorise toutes les folies. « Pour faire ce métier à 35 ans, il faut être un peu tarée, c'est au-delà de l'audace. Ce métier fait rêver mais c'est comme les histoires d'amour, il y a la passion du début mais après c'est surtout beaucoup de travail. »

À la fin de *Cowboy Mouth*, qui n'est en réalité que la sublimation de la brève liaison de Patti Smith et de Sam Shepard, Slim s'évanouit et retourne à sa vie familiale. Cavale a perdu le « sauveur » du rock et son amour. Mais sûrement trouvé autre chose, d'encore plus précieux. Dans les derniers instants, les deux amants chantent ces mots : « If you got no savior you can do it on your own (...) / Feel the movement in you and sing ». Quant aux ultimes mots de la pièce, ils reviennent à l'héroïne abandonnée à l'introspection : « That's where I found my name. Cavale (...) It means escape. » Parfaite allégorie de la trajectoire d'une chanteuse, qui il n'y a pas si longtemps promouvait la musique des autres et a su retrouver des élans passionnés. Et qui pour s'être un temps perdue de vue artistiquement a puisé dans ses doutes les ressources pour admettre que si sauveur il y avait il était en elle. Et dans ses poches les clés d'une évasion valant réinvention.

CAVALE

EP (Ditto Music / Sankukai production)

PENSER PLUS GRAND

offre étudiants

financer
mes études

0%
TAEG
FIXE*

assurer
mon logement**

ma carte
mon appli***
mon conseiller

jeunes-bpaura.fr

Exemple à titre indicatif et sans valeur contractuelle, sous réserve d'acceptation de votre dossier par la banque et après expiration du délai légal de rétractation. Pour un prêt personnel de 5 000 € sur 60 mois au taux débiteur annuel fixe de 0%, 60 mensualités de 83,33 €. Taux Annuel Effectif Global fixe de 0%. Frais de dossier offerts. Coût de l'assurance emprunteur de groupe facultative(1) : 1,05€ par mois, qui s'ajoutent à la mensualité et montant total dû au titre de l'assurance sur la durée totale du prêt : 63€. Taux annuel effectif de l'assurance : 0,49%. **Montant total dû par l'emprunteur, hors assurance facultative : 5 000 €. Un crédit vous engage et doit être remboursé. Vérifiez vos capacités de remboursement avant de vous engager.**

* Offre réservée aux étudiants de 18 à 28 ans. Conditions en vigueur du 18/05/2020 au 31/08/2020.

** Voir conditions en agence.

*** Réservé aux abonnés Cyberplus.

(1) Pour le prêt cité ci-dessus et pour un client de 19 ans assuré en décès et perte totale et irréversible d'autonomie. Le coût mensuel de l'assurance dépend des garanties offertes, de l'âge et des conditions de santé de l'emprunteur. Renseignez-vous en agence. L'assurance emprunteur est un contrat d'assurance de CNP assurance et BPCE Vie, entreprises régies par le code des assurances.

Document à caractère publicitaire.